

Voyage autour de ma chambre

Revenez à Reims, nous avait écrit la mère de mon compagnon. Le jour suivant, on entendait le président annoncer le début du confinement à la télé. On pouvait sentir l'angoisse dans les rues parisiennes, la foule inquiète dans le Carrefour du 16^{ème} arrondissement, ou les regards fuyants dans le métro. On est parti.

À partir du 17 mars je me retrouvais donc à Reims dans une chambre qui n'était pas la mienne. Ma valise occupait le milieu de la pièce. Toutes mes affaires se trouvaient dans cette petite valise, c'était mon point fixe. Mes livres, que j'avais apportés dans des sacs de courses, s'étaient organisés en quatre piles qui guidaient mes mouvements : à côté du lit, les livres que j'étais en train de lire, sous le bureau les livres pour mon travail, dans l'angle les livres pour mes études d'histoire de l'art – que je n'ai pas ouvert une seule fois – et les livres que je voulais encore lire sous la bibliothèque – la pile qui grandissait chaque semaine et s'étala vite sur toute l'étagère. Tu as apporté ton désordre, me dit-il, en entrant et comprit que je m'étais approprié la pièce.

Le matin je me levai et regardai par la fenêtre : le velux donnait sur la banlieue rémoise. Là je pouvais entendre le bruit des motos démarrant, ici les klaxons sur la rue principale et les cris des voisins au milieu de la nuit. Je cherchais ce que Didier Eribon avait décrit quand je me promenais dans les rues vides. Pendant la journée, quand j'étais assise au bureau, le soleil sur l'immeuble d'en face illuminé en blanc me brûlait les yeux, imprimant des motifs sur ma rétine, comme si je m'étais promenée sur les contours noirs de la carte géographique au-dessus du lit. La plupart des jours c'était le même ciel gris qu'à Francfort, les mêmes nuages lourds qui pendaient sur les toits gris.

Parfois je me réveillais au milieu de la nuit ne sachant pas où j'étais. C'étaient les affiches sur les murs qui me rassuraient : la danseuse pompéienne qu'on avait vu l'été dernier ou le billet d'entrée dans le musée des beaux-arts d'Odessa pour 27 centimes. J'ai les mêmes sur les murs de ma chambre à Francfort. Ne pouvant plus dormir, j'entendais le loir couiner dans le grenier. Quelques heures après, le petit chaton gris me réveillait de nouveau en me léchant la joue et me forçant à me lever pour le nourrir.

M. Macaluso

En prison...

...pour le bien de la santé

C'est le mois d'avril. C'est la solitude. C'est la captivité. C'est moi et ma chambre. C'est le coronavirus.

J'habite dans pas moins de dix-neuf mètres carrés. Les murs de ma chambre forment un rectangle et ils sont même orientés vers le soleil levant. C'est-à-dire : le soleil me réveille tous les matins, un peu comme si je me trouvais en vacances sous la tente. Mon lieu de repos, mon lit, se trouve vis-à-vis du mur, qui est éclairé par le soleil le matin. En fait, ma chambre ne fait que treize mètres carrés puisque le reste est la salle de bain. La salle de bain, c'est le premier lieu devant lequel je passe quand j'entre dans mon appartement et elle se retrouve sur ma droite. Tout de suite après, je passe ma cuisinette, dont la vue et l'équipement complet font pâlir de jalousie tout chef étoilé. Si je traverse ensuite ma chambre en diagonale, je passe devant mon lit et je me retrouve devant une grande armoire. Cette armoire est un véritable trésor pour les amateurs de la mode. Il contient une sélection de vêtements provenant de boutiques exclusives comme H&M. À ma droite, vous trouverez ma fenêtre. Si je tourne maintenant à cent quatre-vingts degrés et si je fais deux petits pas, mon bureau et mon ordinateur sont en face de moi. Ce bureau et cet ordinateur sont mes lieux préférés dans ma chambre. L'ordinateur c'est pour moi, à l'époque du Corona, comme une fenêtre sur le monde. C'est comme un port auquel je retourne pour arriver sans danger à ma petite vie quarantaine. C'est une pièce de technologie, mais c'est tellement plus. Il est comme une créature mythique qui peut changer sa forme, son apparence et sa voix. Il peut se transformer en bibliothèque et partager des informations. Il peut se transformer en d'autres personnes et ainsi, dans les moments difficiles d'isolement, permettre une rencontre avec la famille. Il peut se transformer en une visite au cinéma, un concert, un séminaire universitaire et bien plus encore. Les possibilités sont illimitées, c'est donc également mon état d'esprit.

Cependant, mon état d'esprit est très affecté par la situation du piégé. Il y a une forte monotonie et parfois même l'ordinateur avec ses possibilités réellement infinies ne peut pas m'aider. Les jours passent sans qu'on s'en aperçoive réellement. Qu'ai-je fait ces trois derniers jours ? Les jours étaient en fait tous les mêmes. Réveillé par le merveilleux soleil matinal, je me lève et prépare un petit déjeuner plantureux dans ma cuisine. Je me promène, je regarde un film ou je lis un livre. Grâce aux possibilités de mon ordinateur, je peux ensuite soit aller à un concert, soit communiquer avec mes amis et ma famille. Alors la gamme complète de

possibilités. Ensuite, il y a deux autres repas délicieux que je prépare. Le temps passé en quarantaine, je pourrais aussi l'utiliser pour améliorer mes compétences culinaires derrière le fourneau. Mais je me sens privilégié de vivre cette solitude, cette monotonie. Cela élargit mon esprit et je me préoccupe davantage de moi-même et de mes pensées. Je crois que personne au monde n'a passé sa quarantaine dans des conditions aussi luxueuses et dans des circonstances aussi spirituelles et intellectuelles que moi. Mon petit paradis fermé à clé, c'est le mieux que je me puisse souhaiter.

Robert Grabowski

Un cauchemar devenu réalité

Le ciel bleu, le bruit léger de la mer et une chaleur douce qui embrasse le fond de mon cœur d'une manière plus satisfaisante que je ne pouvais imaginer, me transcendent dans une sphère d'une sérénité de mon âme inimaginable. J'absorbe la vitamine D des rayons du soleil comme une fleur qui fait de la photosynthèse pour se ravitailler en observant les petits enfants heureux se barboter dans la mer, quand tout à coup une ombre mystérieuse s'étend sur moi. L'atmosphère paisible est perturbée par un maître-nageur qui exige de mettre mon masque de protection. Quoi ? Quel masque ?

Totalement confuse je me suis réveillée en sursaut. Quel songe troublant c'était ! Eh bien, ce scénario n'est pas si improbable en l'année 2020, il est même devenu réalité. Ce cauchemar porte le nom de « Corona », un virus mondial qui non seulement a suscité un chaos inconcevable dans tous les pays, mais aussi en chaque individu, forcé de rester emprisonné entre ses quatre murs pour s'autoprotéger.

Nous sommes le 20 mars 2020, le monde s'est arrêté depuis quelques semaines et je suis encore incapable de m'accoutumer au fait de la solitude permanente, des rencontres manquantes des amis et de la famille et à la fin tôt de mes vacances à la plage. Quelle chance que le soleil qui brille par mes fenêtres à droite de mon lit m'ait réveillée au bon moment. Chaque jour, j'ouvre les yeux et j'ai l'impression d'avoir la tête dans un bocal quoique j'habite en colocation dans deux chambres rectangulaires d'un total de 24 mètre carré et avec un plafond de plus de 3 mètres de haut. Mon appartement consiste même en une petite cuisine, un frigo et deux lavabos – quel luxe de ne jamais devoir quitter ma chambre... sauf pour la salle de bains, en risquant sur le chemin de me faire contaminer par un(e) cohabitant(e).

Les paranoïas s'aggravent avec chaque minute où je m'enfonce dans le flot des nouvelles épouvantables sur les réseaux sociaux qui tiennent d'une manière méticuleuse toutes les chiffres des victimes de cette pandémie. Cependant, je commence ma journée en solitaire comme d'habitude avec un regard sur mon portable, entrant volontairement dans ce cercle vicieux des pensées négatives. Avec chaque jour de restriction, mes pièces qui avant ~~ont~~ servaient de refuge de la vie quotidienne, deviennent de plus en plus des cellules des prisons – bon des cellules très lumineuses.

Commençons par l'ensoleillement de mes fenêtres dans ma chambre à coucher, je passe devant une porte en face de mon lit pour entrer dans ma deuxième pièce entourée d'une rangée de fenêtres que j'appelle aussi « ma chambre de quarantaine », le lieu du confinement absolu. Il n'existe pas un seul chemin diagonal, en arrière ou en rond que

je n'ai pas fait, des cent pas, aucune activité que je n' y ai jamais fait. J'y danse, j'y chante, j'y fait du sport, j'y apprends, j'y cuisine. Bref, un lieu pour devenir maboul rapidement.

Je ne comprends pas les gens qui investissent leur argent dans une grande maison, si on peut s'épargner l'investissement ~~et~~ au lieu vivre dans une petite chambre, mais à bas prix. Une armoire à côté du lit, une commode et une télé en face et le vestiaire au coin gauche suffisent, n'est-ce pas ? Je constate qu'il vaut plus la peine d'économiser de l'argent pour un voyage inoubliable à la mer, vous vous souvenez ?

Cette année, le voyage se limite aux imaginations de mes pensées, ce qui est aussi la raison pour laquelle la tapisserie dans ma seconde chambre multifonctionnelle est devenue ma source de relaxation. Au point de départ de la porte à gauche, le motif d'un mandala me met dans un état hypnotique où je suis susceptible d'échanger le stress contre l'équilibre pour me décharger du fardeau permanent de cet état d'exception. Encore une autre possibilité effective et gratuite pour s'épargner d'argent pour des cours de méditation. Qu'est-ce que je fais avec tout cet argent, devenir riche et noble pour me faire emprisonner dans une citadelle après un duel comme Xavier de Maistre ? Au moins, cela serait une aventure dans ce temps monotone... Quoi qu'il en soit, il ne me reste plus qu'à suivre les règles limitées du gouvernement pendant que je me lie d'amitié avec ma propre prison entre huit murs généreuses.

Helen Press

Trois jours de confinement, seule dans ma chambre

J'essaie d'ouvrir mes yeux. Encore mi-endormis, ils cherchent à distinguer la silhouette familière de ma chambre. Le sommeil qui alourdit mes paupières, m'oblige à concentrer mon regard **à proximité** / **aux abords** de mon lit.

L'obscurité de ma chambre est seulement rompue par quelques rayons de soleil qui se faufilent par la grande fenêtre qui se trouve à la droite de mon lit situé à l'ouest de ma chambre. Les volets sont complètement fermés comme d'habitude mais à cause d'une fissure horizontale, la lumière du matin parvient quand même à pénétrer et s'engouffre dans ma chambre, projetant un trait lumineux sur le pan du mur qui se trouve à ma gauche et le long de mon lit dans la longueur de ma chambre. Avant de me rendre compte de ce qui m'attend les jours qui viennent, je me décide de plonger ma tête dans mes coussins une dernière fois. Les heures passent et le trait de soleil se promène sur toute la largeur du mur. Finalement, je me lève. Il doit déjà être tard. Je vais probablement me faire une grasse-matinée tranquille. Sans encore prendre la mesure de ma situation qui durera 72 heures, il est d'abord temps de laisser entrer la lumière du jour. L'air frais me chatouille le nez lorsque je me penche au-dehors de la fenêtre en m'appuyant sur le bout droit de ma table qui me gache un peu la vue (elle me barre surtout le chemin car elle se trouve directement en face de la fenêtre...). Mais je peux quand même voir la pelouse tondue et la chaise longue qui m'attends les bras ouverts.

C'est une belle journée d'été et soudain la réalité me frappe en pleine figure: Je ne pourrais pas sortir voir mes amis ou au moins m'asseoir dans le jardin. Je serai enfermée dans cette chambre pendant trois jours. Et tout ça à cause d'une pandémie... D'un autre côté je suis reconnaissante: Je suis en bonne santé et ~~au moins~~ je suis seulement obligée de tenir le coup pendant trois jours. Alors pas de mauvaise humeur!

Je passe ma première journée à lire un livre pour rattraper ma liste de livres *à lire dans un premier temps*. Comme c'est un roman qui me plaît beaucoup, je le termine en trois heures. Heureusement, j'ai mon portable avec moi, alors j'appelle quelques amis en conférence. On bavarde et après un certain temps on décide d'apprendre une nouvelle chose dans les 48 heures qui nous restent. Les autres veulent s'entraîner à faire une roue ou dessinent un tableau de leurs chambres.

Quant à moi, je choisis la jonglerie (une amie m'inspire lorsqu'elle me raconte qu'on pourrait apprendre à jongler très vite).

Je me mets alors à regarder un tutoriel sur youtube et la soirée entière est consacrée à son apprentissage.

Le matin du deuxième jour je me lève très tôt pour changer de routine. Avant de continuer mes leçons de cirque, je saute de mon lit pour ramasser mon tapis de yoga qui se trouve à l'autre bout de ma chambre dans le coin opposé à mon lit. A côté du tapis enroulé et de mes chaussures de sport, il y a une guitare et un tas de cartons et de boîtes remplis avec des souvenirs tels que des cartes postales, des invitations, des entrées aux musées, théâtres ou concerts.

Je fais un peu de *stretching* avant d'abandonner mon *work-out* qui m'épuise trop. Tout de même, je me remets à jongler et comme mon amie l'avait prédit, les trois balles avec lesquelles je m'entraînais sautent à présent d'une main à l'autre de plus en plus vite.

Le soir arrive et j'allume mon ordinateur pour lire mes e-mails et travailler pour l'université. La lumière orange du coucher du soleil m'aveugle donc je change de position. Je tourne la chaise pivotante qui est toujours devant ma table droite devant moi en sens inverse de la fenêtre. A présent, la porte de la chambre se trouve à deux mètres de moi et je m'assieds en tailleur pour mieux installer le laptop sur mes genoux. Le temps passe et une fois terminé, je continue à regarder une de mes séries préférées sur Netflix.

Le dernier jour arrive et je me demande quoi faire de ma dernière journée en confinement total. Comme chaque étape de la journée est toujours semblable (à part de la lumière qui entre et les aiguilles de la montre au-dessus de la porte) je finis par m'asseoir dans mon petit fauteuil rouge qui se trouve au bout de mon lit.

Comme celui-ci fait face au mur long de l'autre côté de ma chambre, je suis capable d'observer les deux étagères pleines de livres, DVDs, CDs, carnets et de souvenirs qui s'y trouvent. Mon regard se pose sur ma collection de guides et soudain j'ai un pincement au cœur en me souvenant des beaux voyages que j'ai déjà faits.

Soudain, j'entends des cris de mouettes qui tournent au-dessus de ma tête et le grincement des coquillages sous mes pieds. Je sens l'air salé de la mer et je vois les vagues qui déferlent périodiquement.

Une voix lointaine m'appelle.

J'ouvre mes yeux. Je me lève et je me dirige vers la porte. La poignée me paraît un peu poussiéreuse mais peut-être est-ce simplement mon cerveau qui me fait marcher. Je sors - enfin. Quel plaisir !

Clara Cohen

